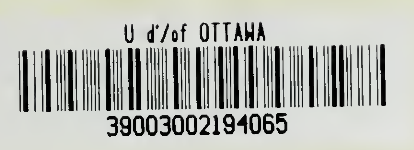

U d'/of OTTAWA
39003002194065

LETTRE D'UN ÉXILÉ

A

VICTOR HUGO.

PRÉCÉDÉE

DES ODES DU GRAND POÊTE,

QUI ONT MOTIVÉ LA LETTRE.

Par un Essénien . . . .

„Ecrivains, jurez tous, dans ce temps où nous sommes
De ne point avilir l'art de parler aux hommes;
De faire devant nous marcher la vérité;
De ne mentir jamais à la postérité!“
Chamfort.

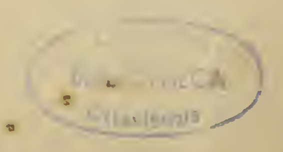
2m. Edition.

Prix 21 Kreuzer où 75 cent.

Port en sus pour l'Etranger.

Baist, Editeur. Bornheimerstrasse 9, Francfort s. M. Edition Allemande chez le même. Sacré à Bruxelles et chez tous les libraires.

Adolphe Stein, Imprimeur. — Wiesbaden.
1865.



A mes Lecteurs.

On a reproché, et on reproche encore avec tant d'amertûme à **Victor Hugo**, d'avoir caressé toutes les opinions sans en garder aucune, d'avoir chanté le sacre de Charles X. et la gloire impériale. Le nid des vautours et celui des colombes. Dénigré la révolution et célébré la République. flatté les couvents et les évêques en leur prêtant des vertus imaginaires dans *Les misérables:* que nous le supplions pour lui, et pour nous qui aimons et admirons son talent immense, de ne plus tomber à l'avenir dans de pareils errements.

Le Samson d'Israël, ne doit plus charmer *Dalila* par les accords de sa lyre c'est le fouet vengeur de Jésus qu'il doit prendre désormais pour chasser les brocanteurs du temple!

Qu'il sorte de son nuage et lance le tonnerre de sa foudroyante parole, sur la race des Envieux, qui, comme le crapaud se roule dans la fange pour en salir les hommes d'élite qu'elle ne peut supporter.

A ceux qui me reprocheraient d'avoir osé mettre mes vers à coté de la poêsie du Maitre, je répondrai par deux raisons qui plaident en ma faveur les circonstances attenuantes. — La première c'est qu'en écrivant à un Poête. J'ai cru devoir parler sa langue, — la seconde, que cette lettre a été écrite d'un seul jet, dans une nuit; et que ce n'est pas au milieu des ennuis de l'éxil qu'on a le courage de se relire et de châtier son style.

Je prie l'Illustre Ecrivain de ne pas s'offenser de ma hardiesse et de considérer que, de même, qu'il serait bon de dire *la Vérité* à tous les rois, si les rois avaient le bon esprit de vouloir l'entendre, de même nous avons cru devoir la dire à celui qui porte le sceptre de la poésie, au Maitre des Maitres, à *Victor Hugo le Prince des Poêtes!*

POÉSIES DE VICTOR HUGO

EXTRAITES

DE SES ODES ET BALLADES,

QUI ONT MOTIVÉ LA LETTRE
DE L'AUTEUR.

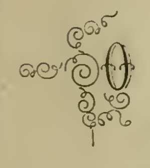
Poésies de Victor Hugo

extraites

de ses Odes et Ballades.

Ode III. Liv. 1.

Qui ont motivé la réponse de l'Auteur.



murs! O créneaux! O tourelles
Remparts fossés aux ponts mouvants!
Lourds faisceaux de colonnes frêles
Fiers châteaux, modestes couvents!
Cloitres poudreux, salles antiques
Où gémissaient les saints cantiques,
Ou riaient les banquets joyeux,
Lieux ou le cœur met ses chimères
Eglises ou priaient nos mères
Tours ou combattaient nos aïeux.

Parvis ou notre orgueil s'enflamme
Maisons de Dieu! manoirs des rois!
Temple que gardait l'oriflamme
Palais que protégeait la croix.
Réduits d'amour! arcs de victoires
Vous qui témoignez de nos gloires!
Vous qui proclamez nos grandeurs,
Chapelles, donjons, monastères
Murs voilés de tant de mystères
Murs brillants de tant de splendeurs.

O débris! ruines de France
Que notre amour envain défend
Séjour de joie où de souffrance,
Vieux monuments d'un Peuple enfant!
Restes, sur qui le temps s'avance,
De l'Armorique a la Provence
Vous que l'honneur eut pour abri
Arceaux tombés, voutes brisées
Vestiges des races passées!
Lit sacré d'un fleuve tari.

Oui je crois quand je vous contemple
Des héros entendre l'adieu;
Souvent dans les débris du temple
Brille comme un rayon de Dieu!
Mes pas errants cherchent la trace
De ces fiers guerriers dont l'audace
Faisaient un trône d'un pavois;
Je demande oubliant les heures
Au vieil écho de leur demeures
Ce qui lui reste de leur voix.

Souvent ma muse aventurière
S'enivrant de rèves soudains
Ceignit la cuirasse guerrière
Et l'écharpe des paladins.
S'armant d'un fer rongé de rouille
Elle dérobe leur dépouille
Aux lambris du long corridor:
Et vers des régions nouvelles
Pour hâter son coursier sans ailes
Osa chausser l'éperon d'or.

J'aimais le manoir dont la route
Cache dans les bois ses détours
Et dont la porte sous la voute
S'enfonce entre deux larges tours.
J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
Qui sur les toits dans les tenèbres
Vient grouper ses noirs bataillons,
Où levant des voix sepulcrales
Tournoie en mobiles spirales
Autour des légers pavillons.

J'aime la tour verte de lièrre,
Qu'ébranle la cloche du soir,
Les marches de la croix de pierre
Ou le voyageur vient s'asseoir.
L'église veillant sur les tombes
Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
Couver les fruits de leur amour.
La citadelle crénelée
Ouvrant ses bras sur la vallée
Comme les ailes d'un vautour.

J'aimais le beffroi des alarmes
La cour où sonnaient les clairons
La salle où déposant leurs armes
Se rassemblaient les hauts barons.
Les vitraux éclatants où sombres,
Le caveau froid où, dans les ombres,
Sous des murs que le temps abat:
Les preux sourds au vent qui murmure
Dorment couchés dans leur armure
Comme la veille d'un combat.

Aujourdhui parmi les cascades
Sous le dôme des bois touffus
Les piliers, les sveltes arcades
Hélas! penchent leurs fronts confus.
Les forteresses écroulées
Par la chêvre errante foulées
Courbent leur tête de granit,
Restes qu'on aime et qu'on venère
L'aigle a leur tour suspend son aire
L'Hirondelle y cache son nid.

Comme cet oiseau de passage
Le Poête dans tous les temps,
Cherche de voyage en voyage
Les ruines et le printemps
Ces débris chers a la Patrie
Lui parlent de chevalerie,
La gloire habite leurs néants
Les héros peuplent ces décombres
Si ce ne sont plus que des ombres
Ce sont des ombres de géants.

O Français respectons ces restes!
Le ciel bénit les fils pieux,
Qui gardent dans les jours funestes,
L'héritage de leurs aïeux.
Comme une gloire dérobée
Comptons chaque pierre tombée
Que le temps suspende ses lois,
Rendons les Gaules à la France
Les souvenirs a l'Espérance
Les vieux palais au jeune roi! *)

*) Lequel? . . . .

Aux Ruines de Montfort l'Amaury.

Chant XVIII, extrait des Odes et Ballades.

Je vous aime ô débris! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone
Sous vos abris croulants je voudrais habiter
Vieilles tours que le temps l'une vers l'autre incline,
Et qui semblez de loin sur la haute colline
Deux noirs géants prèts a lutter.

Lorsque d'un pas rêveur foulant de grandes herbes
Je monte jusquá vous, restes forts et superbes
Je contemple long temps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies
Et mon œil a travers vos brêches élargies
Voit jouer des enfants ou mouraient des guerriers.

Ecartez de vos murs ceux que leur chute amuse
Laissez le seul Poête y conduire sa muse
Lui qui donne du moins me larme au vieux fort;
Et, si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,
Croit, qu'une ombre a froissé la gigantesque armure
D'Amaury comte de Montfort.

La souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle
Sur un débris qui fut un mur de citadelle,
Je médite long temps en mon cœur replié
Et la ville a mes pieds d'arbres enveloppée
Etend ses bras en croix et s'allonge en épée
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure
Sur les bois éclairés où sombres, suivant l'heure
Sur l'église gothique, hélas prête a crouler,
Et je vois dans les champs où la mort nous appelle,
Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle
Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lièrre aux pierres inégales
Aux faites des grands murs je m'élève parfois:
Là je mêle mes chants aux sifflements des bises
Et dans les cieux profonds suivant ses ailes grises
Jusquà l'aigle éffrayé j'aime à lancer ma voix.

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre au vieux temps un trouvère,
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces ames en deuil, dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines
Gémit dans les hauts peupliers.

Victor Hugo.

Lettre d'un Éxilé

a

Victor Hugo.

Par L'Auteur du clergé au pilori.

Que nous aimons tes chants Illustre et Grand Poëte,
De l'un à l'autre bout de ce vaste Univers,
On écoute ta voix, flétrissant les pervers:
Et l'inspiration qui t'a sacré Prophête!
Marche donc en avant, sans regarder jamais
Le passé féodal d'un œil de complaisance,
Si tu veux l'exhumer, exprime la souffrance
De nos Aïeux martyrs sous ses honteux forfaits.

Parle nous de Jésus cloué sur le calvaire
Pour avoir proclamé de Dieu la sainte loi,
Et prêché l'union en affirmant sa foi;
Dis-nous ce qu'Jl souffrit d'un pouvoir arbitraire.
Nous écoutons Victor . . . Jésus eut une soeur:
L'Illustre Jeanne Darc qui paya de sa vie
Sa gloire et ses succès . . . . . Dis nous son agonie,
Son martyre odieux! Et maudis l'oppresseur!

Peut-être ignores-tu que le régent de France,
Son auguste bourreau, *repose sous l'autel.*
Dans l'église du prêtre . . . aux pieds de l'Eternel!
Les illustres forfaits ont cette récompense! . . .
Tandis que **Jeanne Darc** encore de nos jours
Attend un monument digne de sa mémoire!
Où la sainte mourut! Les passants peuvent boire,
Où souiller la fontaine, á leur aise et toujours! . .

Tu n'as pas visité cet endroit, mon Poëte? . .
Pour voir tout le dédain d'un Pays sans pudeur
Qui ne respecte pas, *Celle* qui fut l'honneur
De la France asservie, et son plus grand Prophète!
Tu n'as pas vu la place, où son dernier soupir
S'est exalé sans plainte, au milieu des alarmes . . .
Et de ce lieu sacré par sa mort et ses larmes,
Rouen laisse outrager le divin souvenir!!!

Le seul ancien château précieux pour la France
Le Castel de Bouvreuil, ou **Jeanne** a tant pleuré!
Celui dont on voudrait, le cœur encor navré,
Embrasser chaque mur! . . . Eh! bien l'indifférence
La Dépècé par lots . . . chacun a pris le sien;
On a fait des maisons . . . l'impasse et la ruelle!
Ont bientôt remplacé l'illustre citadelle! . . .
Le pieux visiteur ne trouvera plus rien! . .

Je me trompe, une tour, seule fut conservée,
Celle où la Vierge Sainte a connu la douleur
D'une affreuce torture! . . . Un convent sans pudeur
En a fait son *lavoir*, le lieu de sa *corvée!* . . .
Et ces dévotes sœurs quï gardent sans amour
Ce dernier monument, pour nous si poétique;
Vénèrent sottement une affreuse relique . . . .
Mais leur cœur ne sent rien en voyant cette tour!

Oui le seul vieux manoir, le seul que je regrette
Est celui de Rouen . . . ce château de Bouvreuil
Qu'il fallait conserver au rendez-vous du deuil!
Où **Jeanne** a tant souffert . . . Où son âme inquiète
Appelait vainement la France à son secours,
Où **l'Enfant** commençait un si cruel martyre!
Ah! Victor quel sujet sublime pour ta lyre! . . .
Viens, pleurer avec moi . . . pleurons ses derniers jours! . . .

Un Artiste pieux, voulut à sa mémoire
Élever pour toujours un noble monument,
Musée Universel où le pur sentiment
Se serait incliné devant l'illustre gloire!
Mais il avait compté sans le mortel venin
D'une haine acharnée, aveugle dans sa rage,
Il fut calomnié . . . . puis noyé sous l'outrage
Et trouva la prison lui barrant le chemin!

Ainsi le souvenir de la Vierge de France,
Eut son calvaire encor dans un cœur ulcéré,
Et les mouchards tout fiers d'un triomple assuré:
Savouraient à plaisir leur sinistre vengeance.
Oh! si tu connaissais, le lâche quet-à-pens
De ces fils de bourreau qui marchaient jusqu'au crime
Pour perdre un innocent dans son œuvre sublime!
Ta voix saurait trouver de terribles accents! . .

Et l'institut Français, drapé dans sa paresse
Prétend faire éxalter les Grecs dans ses concours . .
J'attendais **Jeanne Darc!** . . hélas! j'attends toujours!
L'académicien n'estime que la Grèce!
Mais toi Victor Hugo qui sait parler au cœur.
N'as-tu rien à dicter, à ce Pays profane
Qui laisse à l'abandon le calvaire de **Jeanne** . . .
Et donne à son bourreau cette place d'honneur! .

Que les autres Châteaux et leurs vieilles tourelles
Tombent dans les fossés . . . que nous importe à nous? . .
Que *la chèvre* où *le cerf*, *les serpents* où *les loups*,
Aillent se promener au fond des citadelles? . .
Je foule avec dédain, tous leurs vieux oripeaux,
Guenilles de l'orgueil et de la perfidie;
Vieux meubles écornés qui sont la parodie
D'un passé disparu dans la nuit des tombeaux.

Tu ne songeais donc pas à ces torrents de larmes
Versés dans les cachots de tous ces vieux castels? . .
Quoi? ton cœur est séduit par ces beaux damoisels
Qui chevauchaient gaîment avec leurs hommes d'armes? . .
Dans la salle aux festins, on perdait la raison,
Les seigneurs avinés s'affaissaient dans l'orgie . . . .
Lorsque les malheureux en proie à l'agonie
Mouraient de faim, de soif, au fond de leur prison!

Que ta puissante voix, de ses accents magiques,
Vienne nous raconter les tourmens, les douleurs
De tant d'hommes de bien, illustres novateurs
Que d'impurs scélérats appelaient hérétiques.
Parle nous des bandits, vivant d'extorsions
Qui dans leur pieté, détroussaient leurs victimes;
Puis tout couverts de sang, souillés de tous les crimes
Croyaient se nétoyer dans leurs confessions!

Descends, Victor Hugo, suis moi dans la recherche
De ces noirs souterrains qui rappellent l'enfer;
Regarde! dans les murs, ces longs crochets de fer
Qui maintenaient l'esclave aussi droit qu'une perche!
Les chairs se fendillaient, l'homme ne mourrait pas,
Sans avoir épuisé son affreuse torture! . . .
Et ses bourreaux sans honte outrageaient la nature!
Dieu! la religion! la vie! et le trépas! . .

Marche . . . le sol est doux . . . cette fine poussière
Qui n'est terre, ni sable. *Est la cendre des morts!* . .
Un cœur émù peut seul raconter les efforts
De ces infortunés entassés là, sans bière! . .
Des cadavres pourris et tout rongés de vers
Tombaient sur les vivants affolés d'épouvante! . .
Tandis que le seigneur dans son humeur contente
Chantait un *te deum* au Dieu de l'Univers!

Oh! quittons ce charnier! . . mais il faut prendre garde
A ce passage obscur, qu'un ressort fait mouvoir . . . .
Pour changer les plaisirs du maitre du manoir
On a fait l'oubliette . . . O Poëte regarde! . . .
Vois-tu l'homme vivant déchiré par ces dards? . . .
Ces rasoirs! . . cette scie unie à cette roue? . .
Et ces débris humains, cette sanglante boue
S'abritaient sous les plis de brillants étendards!

Et tous ces vieux châteaux ont les mêmes abimes,
Les mêmes *in pace*, les mêmes souterrains . . . .
Et dans tous les Pays, les seigneurs châtelains
Se sont, comme enivrés de forfaits et de crimes!
Que nous rappellent-ils, leurs nobles écussons? . .
Des crânes déssèchés, le bourreau, les tortures,
Le massacre et le vol! . toutes les forfaitures! . .
Voilà de beaux sujets, Bardes, pour vos chansons! .

Que le bon châtelain ait l'épée où la cape,
Qu'il soit abbé, chanoine, où margrave, empereur;
Son castel à *toujours* un coin pour la douleur,
Tu peux le demander au saint père le pape? . .
N'a-t'il pas aussi lui, son château, sa prison? . .
Et ses cachots infects où règne la souffrance? .
Et l'inquisition, qui, dans son arrogance
Outrage le Très-Haut, le Monde et la raison? . .

Le plus doux des seigneurs, eût toujours sa potence
Ses tourmenteurs zélés, pour mâter le vilain,
Celui-ci ruiné par son bon châtelain
Comme dernier impot, donnait son éxistence!
Oh! ne regrette pas toujours ce bon vieux temps
Du page, du varlet, du chevalier de flamme,
Portant l'épée en croix pour défendre sa dame
Son Dieu, son maitre, où bien . . . . occir les mal-contents!

Ah! si les murs parlaient? . . si toutes ces poussières
Pouvaient se ranimer? . . Que d'horribles douleurs
Et que d'iniquités attristeraient nos cœurs,
Au milieu des caveaux de ces vieux ossuaires!
Ce cadavre, en ce mur fut maçonné vivant! . .
Cet autre fût plongé dans une poix bouillante!
Cette Femme! jetée encore défaillante . . . .
Au fond de l'oubliette avec son pauvre enfant!

Va rêver en Bohème. à Rome, en Silésie
A Venise, en Espagne, et dans tous les châteaux
Visite ces couloirs qu'on ne voit qu'aux flambeaux
Et là. tu trouveras une autre poésie! . .
Ta muse éxécrera chevaliers et seigneurs:
Tu n'éxalteras plus tous ces anciens repaires,
De féroces brigants, dont les lois arbitraires,
Semaient sur le Pays la guerre et ses horreurs!

Les écrits palpitants des malheurs de nos Pères,
A notre époque encor ne sont pas completés . . .
De lâches complaisants, sur ces iniquités
Ont partout fait la nuit, pour cacher leurs mystères! . .
Et l'histoire impuissante, essaie en vain pour nous,
De jeter sa lueur sur d'épaisses ténèbres . . . .
Nous ne pouvons sonder ces abimes funèbres
Où l'abus du pouvoir éxerçait son courroux!

Mais les seigneurs tous seuls, n'ont pas commis ces crimes!
Les trônes et l'église ensembles ont marché.
Les prêtres et les rois avaient fait un marché
Où s'escomptaient la vie et l'honneur des victimes!
Le clergé. le soldat, les rois et les bourreaux
Etaient pour les humains, la plus terrible engeance
Que l'Enfer eût vomie. et leur noire vengeance
Sur la terre faisait pleuvoir tous les fléaux!!!

Ne fais donc plus vibrer les cordes de ta lyre
Pour célèbrer l'orgueil, et la splendeur des rois,
Qui foulaient sous leurs pieds et l'honneur et les lois,
En imposant leur joug à tout ce qui respire.
Ne sais-tu pas qu'alors, ils ne respectaient rien . . .
Ni pudeur, ni morale, encor moins la Justice . . .
Qu'ils mettaient en décrèt leur absurde caprice,
Et que leur influence anihilait le Bien? . . .

Laisse la, les héros du vol et du pillage.
Le bandit assassin devrait il occuper
Une place en tes vers? . . . celui qui put frapper
La veuve, l'orphelin! . . et brûler le village? . .
Laisse les courtisans éxalter les Montfort,
Et tous ces preux bardés de fer et d'arrogance,
Car l'histoire indignée apporte sa balance
Pour péser les forfaits de ces hommes de mort! . .

Oui, tu le dis très bien: *ils sont pleins de mystères*,
Ces cloitres fastueux! . . . Où tu vois la *grandeur*,
Je ne vois que l'orgueil, l'astuce, la douleur;
Le silence et la mort dans ces vieux monastères!
Non, Dieu n'habite pas *dans le manoir des rois*,
Pas plus que dans le temple *où se voit l'oriflamme;*
Mais bien dans un cœur pur animé par la flâmme
Qu'inspirent son amour et ses divïnes lois!

Ne laisse plus courir „*ta muse aventurière*“,
Et ne t'énivre plus de ces restes malsains;
Ne prends plus des soudards pour des anges, des saints;
A ta muse indulgente oppose une barrière.
Qu'Elle laisse „*l'écharpe*“ a tous ces „*vaillants preux*“
Ne t'inquiète pas de leur vaine „*dépouille*“
Qu'ils restent dans leur fer „*tout rongé par la rouille*“
Ta mission n'est pas celle des songes-creux!

Non, l'église n'est pas comparable *aux colombes*“
„*Couvant timidement les fruits de leur amour.*“
L'église en tout les temps fut semblable au vautour
Dont l'apétit féroce à fouillé jusqu'aux tombes.
Tes souvenirs, Victor, seraient-ils éffacés? . .
N'as-tu pas remarqué que dans les cimetières,
Le pauvre, qui n'a pu lui payer ses prières
Ne compte pas parmi les riches trépassés? . .

Mais qu'un homme opulent, veuille, dans les chapelles,
De sa famille entière aligner les tombeaux? . .
L'église tend la main! . . allume ses flambeaux
Et du mort, les forfaits ne sont que bagatelles.
Sans vergogne elle place auprès de son autel
Le sacripan béni! . . puis l'art de la sculpture
Étale aux yeux de tous l'illustre sépulture
De l'homme d'ont l'argent, a fait un immortel! . .

Pourquoi donc ô Poête as-tu dans ton lyrisme
Des nonnes célébré la candeur, les vertus? . .
Le cloitre est un non-sens; ces beaux jours ne sont plus,
La vertu ne peut être *où trône l'égoïsme!*
Parle nous de la Femme épouse, Mère où sœur,
Qui sur son sein nous berce avec sollicitude . . .
Qui partage nos maux et notre solitude,
Lorsqu'il faut de l'éxil connaitre la douleur!

Dis nous Victor Hugo, que l'épouse, la Mère,
Les enfants du Proscrit sont bien souvent sans pain! . .
Ils n'ont pas éprouvé les horreurs de la faim
Ceux, qui, de notre éxil causent la peine amère!
Dis nous ce que contient de chagrins, de douleur
Le cœur d'un vrai Français adorant sa Patrie. . .
Sur la terre étrangère où son âme meurtrie
Épuise jusqu'au fond la coupe du malheur!

Et laisse de coté ton église gothique,
Que son mur se lézarde et soit prêt à crouler,
Elle a bien fait son temps, elle peut s'en aller
Avec ses fictions et sa loi fanatique.
Le vrai culte de Dieu ne peut pas enfouïr,
De l'or, des diamants au fond du sanctuaire! . .
Quand le pauvre est sans pain et le mort sans suaire,
L'église s'enrichit afin de mieux jouïr!

Il ne faudrait donc pas semer ta poésie
Sur les restes souillés d'un passé douloureux,
Les récits embellis sont toujours dangereux
Pour le Peuple qui sent tout avec frénésie.
Il vaudrait mieux lui, dire avec ton dévoûment,
De bénir, d'admirer tous nos Martyrs sublimes! . .
De flétrir à jamais les tyrans dans leurs crimes,
En crachant sur leur tombe et sur leur monument! . .

Il ne faut plus aimer „le beffroi des alarmes“
Ni *„cette cour“* d'honneur *„où sonnaient les clairons“*
Il ne faut pas chanter l'exploit des fanfarons;
Il ne faut oublier ni le sang, ni les larmes!
Ne te découvres plus devant les vieux tombeaux
Où dorment ces guerriers *„couchés dans leur armure“*
Si le vent souffle autour *„comme un triste murmure“*
C'est que tout est sinistre au fond des vieux châteaux.

„Ecartez de vos murs ceux que leur chute amuse“
Eh! pourquoi cher Poête? . . En voyant s'affaisser
Tous ces murs décrépits qui vont bientôt passer
A l'état de légende *„invoque tu ta muse“*? . . .
Pourquoi vouloir donner *„une larme au vieux fort“*
Croire *„que l'air des nuits sous ces arceaux murmure“*
„Où qu'une ombre s'en va froisser la lourde armure“
De cet ancien routier appelé de Montfort? . .

Ne *t'attaches* non plus „*aux pierres inégales*“
De ces crénaux poudreux „*d'où tu lances ta voix:*
Célèbre nos Héros! .. La Justice, les lois! . .
Mais flétris pour jamais ces époques fatales.
Stigmatise le front de tous ces chevaliers
Félons et déloyaux qui vivaient de rapines,
Et ne t'amuse plus dans ces vieilles ruines
Où le chardon se mèle à de sanglants lauriers!

Tu l'as dit mon Poëte en tes feuilles d'automne
Que sous ces vieux arceaux tu „*voudrais habiter*“
Moi, je préférerais voir tous ces murs sauter
Avec tous les tyrans que la sottise donne.
Pourquoi donc admirer le nid de ces vautours,
Et répandre sur eux ta noble poésie? . . .
Fais entendre plutôt la palingénésie
Du Peuple, et laisse là, Châteaux et vieilles tours!

Pourquoi regrettes tu, Toi, le plus grand Poëte;
De tous ces fiers donjons les informes débris? . .
De ces hommes cruels dignes de nos mépris
Ils ont toujours été la demeure inquiète! . .
Laisse l'écho mugir au fond du souterrain,
Des captifs étouffés dans d'affreuses tortures,
Il rappelle les cris, le râle et les murmures
Mêlés au son aigu de la cloche d'airain! . .

Ne va plus contempler *„la beauté des murailles“*
Assises aux sommets, de ces rocs sourcilleux,
Sans cesse menaçant nos Pères malheureux,
Toujours sacrifiés dans toutes les batailles.
Sur le champs des combats: regarde! . . presques morts . .
Le vainqueur les trainait, raillant, d'un air paterne
Vers le gouffre profond de l'étroite citerne,
Que l'on trouve toujours dans le coin *„des vieux forts!“*

Le Peuple est un enfant, il joue avec les armes
Dont on l'a déchiré! . . car il est *oublieux*
Il ne veut point d'enfer, il préfère les cieux,
Il aime le sourire et ne voit pas les larmes.
Quand la verte feuillée enlàce les remparts
Alors qu'un beau soleil éclaire les tourelles,
Il aime à contempler créneaux et citadelles
Sans songer qu'autrefois c'était des traquenards!

Mais le Poête doit porter haut la lumière,
Pour éclairer l'Enfant au milieu de l'erreur . . .
Il doit l'encourager, lui montrer le bonheur
Fuyant palais, châteaux, pour une humble chaumière.
Exalte le travail qui seul nous rend heureux,
Parle lui de l'amour que Dieu met en notre ame,
De la fraternité, dépeinds la douce flamme,
Cette religion qui pour nous vient des cieux!

Dis encore *aux ingrats*, qui flétrissent nos Pères
Pour la rude leçon de l'an quatre vingt-neuf,
Que, s'ils ont écrasé le serpent dans son œuf;
C'est que depuis long-temps s'amassaient leurs colères.
Comment oser parler des jours de la terreur,
Au Peuple qui souffrit *des siècles de torture*
Sous le joug des seigneurs! . . . Pour cette égratignure
Comparée à ses maux, ils ont trop de fureur!

Chante la liberté, les Peuples, la Patrie;
L'union fraternelle entre les Nations!
Le Dieu de la Justice et ses punitions
Pour ramener à lui l'oppresseur et l'impie.
La religion vraie a des droits à tes vers,
Soufflète de ta main cette puissance occulte
Qui veut nous imposer ses idoles, son culte,
Et prétend gouverner l'Ame de l'univers!

Chante, de notre Dieu la bonté la puissance,
Chante de ses enfants les sublimes vertus,
Chante le Dieu vengeur qui punit les abus,
Mais surtout ne va pas l'appeler *providence!*
Car c'est avec ce nom que les *profanateurs*
Insultent notre Dieu! . . . . Par cet infâme outrage!
Ils le font arbitraire, écrasant son ouvrage
Au profit des tyrans et des persécuteurs.

Ce bon-dieu-providence est un monstre implacable
Qui punit le pécheur d'un éternel tourment,
S'il n'a pas le moyen d'acheter prudemment
Sa place en paradis, ce n'est qu'un misérable!
Mais il n'en est pas moins le père le meilleur,
Disent sur tous les tons, ses prétendus ministres:
En effet il protège un grand nombre de cuistres,
Sans prendre grand souci de tous les gens de cœur.

Leur bon père a souvent de singuliers caprices,
Lorsqu'avec son tonnerre il détruit les moissons,
Qu'il écrase à plaisir tant de braves garçons
Et laisse les humains mourir dans les suplices!
Pour sauver un Pays il ne fait nul effort,
Que la Pologne expire il n'y met point d'obstacles,
Mais pour certains cagots *prodiguant ses miracles!* . .
Il semble se complaire aux œuvres de la mort!

Mais les bigots diront: ils sont impénétrables
Les décrets du Très-Haut! .... Pourquoi donc en parler?
Taisez vous imprudents ... devez vous expliquer
Les lois de votre dieu, *qui sont inexplicables!!*
Vous nous scandalisez comme des charlatans,
En nous parlant toujours de votre *providence*
Qui sert le crime heureux: et laisse sans vengeance
Les Martyrs, les Penseurs, les plus nobles Enfants!

Toujours *la providence* a protègé l'ivresse
Des plus grands scélérats, des plus grands assassins;
Mais il entrait sans doute en ses nobles desseïns
De les combler d'honneur, de pouvoir, de richesse,
Appuyant l'hypocrite et les persécuteurs
Elle plane sur eux, garde leur éxistence;
Aussi vous prouvents-ils à force de jactance
Qu'Elle est le dieu chéri de tous les malfaiteurs!

Dis leurs Victor Hugo, que Dieu dans sa sagesse
Nous fit libres . . . sa loi, c'est la loi d'équité!
Tant pis pour le méchant qui fait l'iniquité:
Il doit connaitre un jour l'angoisse et la détresse.
Si donc Dieu conduisait le mortel par la main:
Où serait *le mérite?* . . et quel serait le crime
Du pervers, obligé de frapper sa victime? . . .
Puisqu'il suivrait la loi du Dieu du genre humain? . .

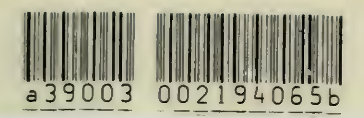
Cette seule pensée est un affreux blasphême
Nous avons trop d'amour pour notre Créateur
Pour croire un seul instant qu'un vil persécuteur
Deviendrait l'instrument de sa bonté suprème!
Si nous souffrons ici l'épreuve et le tourment
C'est qu'il faut expier nos autres éxistences! . .
Nous devons: accepter, ces dures pénitences,
Racheter le passé par notre dévoûment! . .

Dieu ne s'attendrit point par l'or, ni la prière,
Il veut des actions . . . . Il veut l'amour, la foi:
Pour devenir son fils, il faut suivre la loi
De la Justice vraie! . . . . Il faut aimer son frère!
Oui! nous avons horreur de ce trafic honteux,
Qui consiste à payer où vendre des prières,
A prêcher des erreurs sous le nom de mystères;
Pour rendre les Humains craintifs et malheureux!

Oh! n'est-ce pas Victor que leur culte est impie? . .
Que ta bouche d'Archange annonce notre loi
N'es-tu pas avec nous? montre leur donc ta foi . . .
Toi, le Poëte aimé, l'honneur de la Patrie!
Déchire un voile obscur, *fais leur voir le soleil.*
Parle nous des Martyrs montre nous leur calvaire . . .
Nous souffrons dans l'éxil, fléchis un sort contraire,
Console nous Victor par les chants du réveil!

Et des Proscrits Victor raconte la souffrance! . . .
Si leurs ennemis sont heureux et triomphants
De frapper sans pitié, la Femme et les enfants
Dans le Père opprimé mourant loin de la France.
C'est qu'ils n'ont pas souffert ce terrible destin.....
Si malgré nos douleurs chez eux la gaité brille;
C'est qu'ils n'ont pas connu l'amour de la famille:
A nos tourmens Victor dis leurs de mettre fin!!

. . .
. . .


a39003 002194065b